

l'escalier, jurant de ne la jamais plus revoir.

Il alla au Grand-Hôtel et se prépara à ses deux grands actes du lendemain : le duel et la séparation.

Ce n'était pas la première fois qu'un nuage troublait son ciel depuis son mariage. Judith avait eu beau cacher le passé à triples verroux, il avait vu — par la seconde vue — la vérité apparaître vaguement dans le puits de ténèbres. On sent le mauvais livre rien qu'à voir la couverture. Judith avait eu beau déchirer toutes les pages fatales, son âme n'avait pas foi en elle. Judith était comme l'enfant qui trouble la source pour ne pas voir le boubier.

Le pauvre homme eut un beau quart d'heure d'imprécations. Il s'indigna contre sa femme, il s'indigna contre lui-même. Était-il possible que lui, qui avait toujours vécu dans les sérénités de l'intelligence et du devoir, il se fût ainsi mésallié? Comment s'était-il décidé si vite à prendre cette femme parce qu'elle était jolie? Mais ce père, qu'était-il donc? Un pauvre homme sans doute, qui n'avait pas vu. Le proverbe dit : « Prenez garde à la fille

quand la mère n'est pas là. » La mère n'était plus là, et lui n'avait pas pris garde.

Le duel n'eut pas lieu. Le banquier allemand, dégrisé, comprit toute l'horreur de son rôle : il envoya des excuses et alla cuver son vin à la Bourse.

L'ancien ministre n'en fut que plus malheureux ; il éprouvait une joie sinistre à la pensée de châtier cet homme ; il ne lui restait plus qu'à penser à sa séparation avec Judith.

Sa femme le savait au Grand-Hôtel. Il reçut d'elle, vers deux heures, ce simple mot :

Monsieur,

Condamnez-moi, mais écoutez-moi. J'irai à vous, si vous ne voulez revenir ici.

JUDITH.

En lisant ce billet, M. Parmelay dit quatre fois non. Mais tout d'un coup sa douleur éclata dans son amour.

— Cette femme, je l'aime, dit-il.

Sa dignité lui défendait de la revoir jamais. Par miséricorde, il lui permit de venir.

Elle vint. Elle était transfigurée, je ne sais quelle auréole illuminait son front.

Elle voulut lui prendre la main, il retira sa main.

— Parlez, madame, lui dit-il.

Elle tomba agenouillée dans l'humiliation; il ne la releva pas.

— Monsieur, lui dit-elle en commençant, je suis la dernière des femmes, non-seulement parce que j'ai traversé une maison de filles, mais parce que je vous ai caché cela. Je croyais que l'amour était une rédemption, mais la rédemption c'est l'amour de Dieu.

Et elle conta mot à mot toutes les misères de sa vie en Allemagne, avec une franchise loyale et vaillante, s'accusant toujours, ne s'excusant jamais. Et quand elle eut cessé de parler :

— Pourquoi, madame, faites-vous cette confession ? lui demanda M. Parmelay.

— Parce que j'ai voulu vous prouver que j'étais la plus malheureuse des femmes, parce que j'ai voulu vous supplier de ne pas dire un mot à mon père qui ne sait rien.

— Madame, dit M. Parmelay, je ne parle-

rai jamais de vous à qui que ce soit, — pas même à moi.

Puis s'inclinant vers elle, la main tendue :

— Relevez-vous, madame, je ne veux pas être votre juge, je n'ai donc pas le droit de vous condamner.

Judith se releva, sans oser regarder M. Parmelay.

— Un dernier mot, Madame. Quand je vais être parti à tout jamais, pour l'Amérique, que ferez-vous ?

— Ce que je ferai ? murmura Judith qui n'avait pas prévu cette question.

Elle sembla s'interroger.

— Monsieur, puisque je vous ai ouvert mon cœur, je serai franche jusqu'au bout. Je n'aurai jamais le courage de m'enterrer vivante dans un couvent ; je ne me sens pas née pour les flagellations ni pour les sacrifices. La vie est trop active en moi. Ce que je ferai ? N'ayant pas le droit d'avoir un mari, j'aurai un amant. N'est-ce pas, à Paris, l'histoire de toutes les filles perdues ? Je n'en suis pas, pour cela, plus mauvaise qu'une autre. Adieu, Monsieur.

Elle s'inclina et marcha de profil trois pas vers la porte.

— Madame, dit encore M. Parmelay, m'avez-vous jamais aimé cinq minutes ?

— Monsieur, c'est surtout parce que je vous ai aimé que j'ai voulu vous faire ma confession.

C'était l'accent de la vérité.

Disant ces derniers mots, Judith s'inclina une seconde fois et disparut.

Quand elle fut partie, M. Parmelay éclata en sanglots.

— Hélas ! dit-il, le devoir m'ordonne de jeter cette femme hors de mon chemin ; or, qu'est-ce donc que le devoir, puisque mon cœur me dit que j'ai tort ? La bonté, n'est-ce pas la vertu ?

Il semblait à M. Parmelay qu'on l'eût coupé en deux, il ne se retrouvait plus qu'à moitié, tant Judith avait pris son cœur et son âme.

Il passa une seconde nuit dans toutes les angoisses et dans tous les déchirements.

Le lendemain matin, il prit un revolver et il alla droit chez le banquier allemand.

Comme il approchait de la maison, il vit

trois à quatre cents personnes attroupées devant la porte.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— Oh ! ce n'est rien, dit un gamin, c'est un homme qui s'est pendu.

C'était le banquier, il jouait à la baisse depuis longtemps. On l'avait exécuté à la Bourse, il venait de s'exécuter lui-même.

— Jamais un homme ne s'est pendu plus à propos, dit M. de Parmelay gravement.

Il retourna chez lui, non pas au Grand-Hôtel, mais dans sa maison.

Il trouva Judith couchée toute ravagée par les larmes et par l'insomnie.

Elle était plus belle encore dans cette pâleur du repentir. M. Parmelay vit bien qu'elle ne jouait pas la comédie.

Il se jeta dans ses bras, il ne lui dit pas : « Je vous pardonne, » car le pardon, c'est l'humiliation. Il lui dit : « Je t'aime, » parce que l'amour, c'est la transfiguration.

Le pardon est une belle chose le jour où on pardonne ; mais le lendemain ?

On ne rouvre pas le Paradis à ceux qui ont mis le pied dans l'Enfer.

Dieu seul tient le pardon dans ses mains, parce que sa miséricorde est une source vive. La miséricorde des hommes n'a qu'une larme, il n'y a pas de quoi laver un péché mortel.

M. Parmelay est parti pour l'Amérique avec sa jeune femme. Nouveau monde, nouvelle vie. Voilà ce qu'il s'est dit; mais le Niagara n'effacerait pas la tache que Judith a voulu cacher par sa robe de mariée.

V

Madame A. B. C. D.

Voyez comme M. A. B. C. D. est fier de promener Madame A. B. C. D. Il est content d'elle comme un auteur est content de son livre, comme un père est content de son enfant, comme un soldat est content de sa croix.

Elle est donc bien à lui, tout corps tout âme.

Les maris n'ont pas de rancune quand on leur montre des larmes dans l'amour; ils ne se retournent pas en arrière pour voir les amoureux.

Or, écoutez ce conte qui n'est pas un conte. Et d'abord on l'appelle M. A. B. C. D. parce